



## Silverstein et Rancière : anthropologie sémiotique et politique

Quentin Boitel et Félix Danos

Numéro 12, 2024

Anthropologie sémiotique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1112621ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1112621ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boitel, Q. & Danos, F. (2024). Silverstein et Rancière : anthropologie sémiotique et politique. *Cygne noir*, (12), 51–76. <https://doi.org/10.7202/1112621ar>

Résumé de l'article

Cet article présente l'approche politique de l'anthropologie sémiotique et en particulier d'une figure marquante de la discipline, Michael Silverstein, en défendant dans un premier temps l'idée que cette approche repose sur une interprétation fondamentalement politique de l'analyse poétique des interactions sociales et des processus d'entextualisation, ou mise-en-texte. Dans un second temps, la présentation de la philosophie politique de Jacques Rancière sera l'occasion de souligner quelques pistes d'articulation avec l'anthropologie sémiotique, articulations qui apportent aux questionnements ranciériens un modèle analytique pour les pratiques sociales effectives, et à la discipline anthropologique sémiotique l'explicitation d'un positionnement fondamentalement égalitaire. Ainsi, cette contribution soulignera la pertinence d'une analyse sémiotique à la mise en acte pratique de l'égalité dans le travail anthropologique.



## SILVERSTEIN ET RANCIÈRE : ANTHROPOLOGIE SÉMIOTIQUE ET POLITIQUE

### Introduction

Les recherches conduites sur l'indexicalité<sup>1</sup>, notamment par Michael Silverstein, ont opéré un véritable « tournant sémiotique » en anthropologie<sup>2</sup>. Dans la lignée théorique du fondateur du pragmatisme américain, Charles S. Peirce<sup>3</sup>, l'anthropologie linguistique a ainsi élargi ses objets d'étude, en examinant non seulement la production de sens symbolique (notamment à travers le langage humain et la parole), mais également les niveaux de sens proprement pragmatique<sup>4</sup> (indexical) et iconique. Cette anthropologie sémiotique a porté une réflexion conséquente sur les signes en tant qu'ils s'inscrivent dans des ensembles métasémiotiques, les « idéologies linguistiques »<sup>5</sup>. À la rencontre entre ces différents types de signes et de sens, l'anthropologie linguistique propose de s'intéresser aux processus dits d'*entextualisation*, par lesquels s'opère la cristallisation d'ensembles sémiotiques relativement cohérents et recontextualisables par les locuteurs, survenant par le biais de réinterprétations, d'alignements et de désalignements impliquant des positionnements sociaux. Comme nous le verrons, ces positionnements sont constitutifs d'une poétique politique : une manière contingente dont les signes en viennent à constituer le monde social de la cité.

Après avoir présenté l'approche politique de la théorie anthropologique linguistique, héritière notamment de Michael Silverstein, nous proposerons de l'articuler avec la pensée politique du philosophe Jacques Rancière afin, d'une part, de questionner la dimension proprement *politique* de la première et, d'autre part, d'éprouver la pertinence analytique de la seconde pour une anthropologie sémiotique. Ceci sera l'occasion pour nous de souligner quelques pistes d'articulation entre les deux approches, et d'apporter aux questionnements ranciériens un modèle analytique pour les pratiques effectives. Nous défendrons d'abord l'idée que l'analyse poétique des interactions sociales et des processus d'entextualisation, ou mise-en-texte, est fondamentalement politique. Puis, nous proposerons d'interpréter la théorie politique de Rancière du point de vue de l'anthropologie linguistique. La pensée de Rancière demeure à ce jour peu mobilisée en anthropologie linguistique. Seuls deux cas nous sont connus : celui d'Andrew Carruthers, qui a proposé en 2019 une analyse mobilisant le cadre ranciérien dans son approche anthropologique sémiotique de l'immigration clandestine entre l'Indonésie et la Malaisie orientale<sup>6</sup>, et celui d'Elizabeth Povinelli, dans son travail sur la résilience de populations subalternes dans des colonies de peuplement comme l'Australie ou les

États-Unis<sup>7</sup>. Néanmoins, il nous semble manifeste que l'attention de Jacques Rancière pour les événements de mise en acte de l'égalité, entendus comme questionnements métapragmatiques des critères interprétatifs du monde, apporte un projet politique et scientifique pertinent.

Cet article s'inscrit dans une discussion entamée ces dernières années en sociolinguistique en France autour de l'indexicalité et de la théorie politique du langage. Cette discussion a été impulsée en particulier par Cécile Canut au sein de l'Atelier de recherches en anthropologie linguistique (ARAL), tenu à l'Université Paris-Descartes<sup>8</sup> de 2017 à 2019<sup>9</sup>, ainsi que par Bertrand Masquelier et Isabelle Leblic au sein du séminaire « Jeux de langage » organisé au LACITO (CNRS) depuis plusieurs années. Ces échanges ont donné lieu à un colloque organisé à Paris en 2017 – « Paris-Chicago dialogue of disciplines » –, puis ont été prolongés dans un ouvrage collectif<sup>10</sup> et un numéro thématique de la revue *Langage et Société*<sup>11</sup>. En outre, plusieurs thèses sous la direction de Cécile Canut, dont les nôtres, ont proposé d'articuler l'approche anthropologique sémiotique et la philosophie politique de Rancière<sup>12</sup>. Un jalon dans cette réflexion a également été publié dans un numéro récent de la revue *Cygne noir*<sup>13</sup>. Enfin, encore plus récemment, le dialogue entamé entre Chicago et Paris autour de l'anthropologie linguistique s'est prolongé lors d'une journée d'étude intitulée *Perspective: Vision, Discourse, Ideology*, organisée en juin 2023 à Paris, dans le cadre de laquelle une première version de cet article fut présentée par Quentin Boitel.

## 1. Sens référentiel, sens indexical, langage<sup>14</sup> et société

Parce que tout *événement de communication* procède d'une inscription dans un certain *contexte* socioculturel (et participe dialectiquement à sa transformation<sup>15</sup>), l'étude ethnographique des liens entre signes de différents types (et leur organisation formelle émergente) et contextes socioculturels constitue le cœur de l'anthropologie linguistique depuis les années 1970. Le travail de Michael Silverstein à l'Université de Chicago a joué un rôle prépondérant dans ce que Manon Him-Aquilli et Suzie Telep ont qualifié de « tournant sémiotique »<sup>16</sup> au sein de cette anthropologie, expression à laquelle le premier préfère celle de « tournant pragmatique poétique »<sup>17</sup> – nous comprendrons pourquoi plus loin. Prolongeant les travaux de son maître Roman Jakobson visant à articuler les apports de la sémiotique peircienne au structuralisme saussurien, Silverstein propose de repenser l'articulation entre différents niveaux de sens.

Comme le résume Richard Parmentier : « Silverstein voit la signification indexicale plutôt que le sens sémantique abstrait comme véritable centre du pouvoir modélisant du

langage dans la théorie anthropologique<sup>18</sup>. » En effet, si c'est bien la dimension *sémantique* inhéremment décontextualisable qui fait la particularité des langues humaines, cette dimension repose sur, et ne peut exister sans, un sens pragmatique (ou indexical) plus fondamental, lui-même fondé sur des propriétés qualitatives des choses (sens iconique). Puisque le sens référentiel n'est qu'une manière parmi d'autres de produire du sens, on ne saurait se baser simplement sur des processus comparables à la prédication linguistique pour comprendre les différentes modalités de production du sens.

Contre une certaine doxa structuraliste, il n'est donc pas question d'analyser une pratique culturelle comme si c'était une langue, dans la mesure où les relations entre représentamen et objet ne sont pas de la même nature. Pour les dimensions référentielles, on a affaire à un sens arbitraire, conventionnel, tandis que dans le cas de la production de sens indexical (ou pragmatique), les rapports sont d'ordre existentiel, « de causalité, de coprésence ou de contiguïté<sup>19</sup> », tel que Peirce le proposait. En effet, d'après Silverstein,

[s]i la langue<sup>20</sup> est unique dans la mesure où elle présente une modalité symbolique pure, alors bien entendu les autres médiums culturels doivent être plus apparentés à des modalités de signification iconiques et indexicales combinées. En général, on peut donc conclure que le « sens culturel » des comportements est ainsi limité, sauf pour la parole, et voir la description culturelle comme un énorme compte rendu multiple-ment pragmatique de la manière dont les catégories sociales des groupes humains sont constituées, formant un enchevêtrement souvent contradictoire, ambigu et déroutant d'ensembles formés des sens pragmatiques de nombreux types de comportements [...] À l'exception d'une petite partie du langage, la culture n'est qu'un amas de systèmes iconiques-indexicaux de signification des comportements<sup>21</sup>.

L'existence dans toutes les langues de déictiques, ou plus généralement d'*indices référentiels* (temps verbaux et marques d'évidentialité par exemple), implique que le sens référentiel dans la parole peut également comporter une dimension pragmatique explicite dans certains signes. Ces signes linguistiques, Jakobson les a appelés des *shifters*, car leur sens change (*shifts*) en fonction du contexte : déictiques spatiaux (par exemple en français : « ici, là-bas »), déictiques temporels (« maintenant, hier »), temps verbaux, etc.<sup>22</sup>. Ces unités correspondent également à ce que Benveniste appelle des *embrayeurs*, terme qui souligne le fait que ces signes établissent des liens entre l'énoncé et la situation d'énonciation<sup>23</sup>. Plus généralement, tous les signes linguistiques dans leur réalisation concrète sont également porteurs d'*indices non référentiels*, non pas liés au sens « littéral » des mots, mais bien à leur connotation mise en registre (*enregistered*<sup>24</sup>, *reconnue socialement comme pointant vers une catégorie sociale, voir infra*). Qu'il s'agisse d'unités phonétiques, lexicales, de phrases ou d'ensemble plus complexes, tous

peuvent être reconnus par les locuteurs-interpréteurs comme situés dans le monde social, historique, géographique, c'est-à-dire culturel.

Ainsi, pour reprendre partiellement un exemple mobilisé par Parmentier<sup>25</sup>, le pigment bleu outremer au xv<sup>e</sup> siècle en Italie, dont la rareté était connue des amateurs de peinture, ne faisait pas que représenter la couleur de son objet, mais il indiquait aussi (de manière indexicale, donc, et au sein d'une organisation sociale située et contingente) la richesse (et donc le pouvoir) du commanditaire d'un tableau. De manière réflexive, la reconnaissance de la rareté du pigment positionnait également les observateurs dans le champ social comme étant plus ou moins sensibles aux raffinements de l'œuvre, et donc plus ou moins raffinés eux-mêmes<sup>26</sup>.

Ainsi une couleur, décelable parmi un ensemble de teintes sur un tableau – elle se démarque, contraste –, peut être associée à un statut social, bien qu'en soi elle ne porte pas de qualités intrinsèques liées à ce statut. Ce n'est qu'en raison (et ce n'est pas peu de chose!) de son occurrence dans un contexte historique, géographique, social, et donc *politique* qu'elle est chargée de ce sens indexical<sup>27</sup>. De la même manière, une variante phonologique peut être ostensiblement associée à une origine géographique, à un statut social, à une identité de genre, ou à autre chose ; elle est mise en registre, c'est-à-dire associée à un stéréotype social contrastant avec d'autres<sup>28</sup>.

Mais une variante phonologique n'arrive jamais seule, et pour être mise en registre elle doit elle-même apparaître au sein d'un ensemble de signes relativement stables, ou en tout cas reconnus comme tels par les locuteurs. Ainsi, et de la même manière qu'une variante phonologique, une unité lexicale peut être associée à un registre et donc située socialement et de manière indexicale. Il en va de même pour tout ensemble de signes, tout texte qui, à son tour, est associable à un contexte stéréotypé d'énonciation, à un stéréotype d'énonciateur, etc. Ainsi, tout acte de langage, tout événement de parole doit être compris dans sa dimension indexicale (et non référentielle) comme un positionnement subjectif, conscient ou non, dans une structure sociale elle-même dynamique et culturellement située – historiquement, géographiquement, matériellement. Selon Silverstein, ceci constitue la plus grosse partie de l'indexicalité, bien plus courante que l'indexicalité référentielle actualisée dans les *shifters*. Ainsi, une unité linguistique, qu'elle soit interprétée comme associée à un lieu, à un groupe d'âge, à une classe sociale, à une distinction de genre, ou, par contraste, comme venant de « nulle part », est localisée de manière indexicale par les locuteurs<sup>29</sup>. Ces positionnements sociaux s'opèrent par l'usage des signes, qu'il s'agisse d'une unité minimale distinctive ou d'un artefact textuel entier (tout un livre par exemple). C'est pourquoi Silverstein souligne bien souvent, et notamment lorsqu'il évoque la question politique, que l'indexicalité, tout comme les aspects politiques, socioculturels, voire économiques, va « jusqu'en bas<sup>30</sup> », c'est-à-dire

que même à l'échelle de l'usage des unités minimales distinctives du langage, les rapports de distinction impliquent des rapports indexicaux-iconiques, impliquant à la fois de la distinction et un positionnement.

## 2. Entextualisation, poétique et métapragmatique

Selon l'approche héritée de Silverstein, les signes linguistiques adviennent donc toujours parmi un ensemble de signes désordonnés (ou en tout cas non ordonnés *a priori*) duquel ils émergent. Plus généralement, tout signe, pour apparaître en tant que tel, doit être positionné par la personne qui l'interprète *par rapport* à d'autres signes<sup>31</sup>. Ainsi, d'une part, un signe appartient à un ensemble relativement cohérent auquel il est articulé, que Silverstein et Greg Urban appellent un *texte*, qui, en tant que métasigne, se distingue lui-même d'un *contexte*<sup>32</sup>. D'autre part, et d'une manière fractale, de l'ordre de la mise en abyme, le rapport entre une unité sémiotique d'un texte et le reste du texte (le cotexte) est de même nature que celui entre texte et contexte<sup>33</sup>. Or, tant pour reconnaître ce qui fait partie du texte et ce qui n'en fait pas partie que pour distinguer plus généralement une unité sémiotique d'une autre, il n'existe que des processus métasémiotiques. Autrement dit, tout ce processus de reconnaissance par contrastes est de nature sémiotique. Pour y faire référence, Silverstein et Urban reprennent et élargissent la définition du terme *entextualisation* proposée par Richard Bauman et Charles Briggs, qui portait à l'origine spécifiquement sur les formes linguistiques<sup>34</sup>, en proposant d'élargir le concept à d'autres types de signes, notamment non linguistiques. Bauman et Briggs avaient en effet, dès 1991, formulé une proposition scientifique consistant à étudier la manière dont des ensembles de signes en viennent à être appréhendés comme des unités autonomes pouvant être décontextualisées et recontextualisées par les usagers de manière contingente et située. Ils nomment ce processus « entextualisation », l'émergence de quelque chose de constant qu'il est possible de citer ou de réciter et qui se distinguera de son contexte d'occurrence.

Pour définir les frontières du texte et ainsi en distinguer l'intérieur de l'extérieur, il est nécessaire de poser des repères, ou des marques pointant vers des éléments sémiotiques. Ceci est nécessairement fait de manière réflexive, explicitement ou implicitement. D'une part, tout ensemble linguistique relativement homogène présuppose une structure et un code linguistique en partie explicites par les locuteurs grâce à ce que Jakobson a appelé la fonction métalinguistique du langage ; d'autre part, le texte met en œuvre des contrastes dans l'actualisation effective d'un énoncé : c'est la fonction

poétique<sup>35</sup>. Or, comme le souligne Paul Kockelman, ces deux fonctions participent, à leur manière, à la mise en relation entre pratique (parole) et structure (langue) :

La poésie fait cela en temps réel et de manière interne au texte, à travers la succession et le déploiement de signes, alors que le métalangage – en tout cas stéréotypiquement – fait cela de manière externe au texte, avec un ou plusieurs signes plus complexes (un dictionnaire, une définition, un traité de grammaire, une glose). De manière générale, la première fonction est une sorte de réflexivité transcendante ; alors que la deuxième est une sorte de réflexivité immanente<sup>36</sup>.

Dans ces processus réflexifs, une métrique émerge, grâce à l'agencement du texte en soi, qui implique l'apparition de repères, de marqueurs métapragmatiques, indiquant ce qui doit être interprété comme une unité, son début, sa fin, sa place dans un système de relations, notamment de relations de cause à effet. Le fait de ne pas se limiter aux signes linguistiques dans l'étude du sens en société implique, si l'on s'intéresse aux processus d'entextualisation, de tenir compte des places et des fonctions des signes et des ensembles de signes ainsi que de leur émergence interlocutive, dialogique, interactionnelle, et bien entendu historique.

Néanmoins, considérer l'entextualisation comme un processus continu ne revient pas à dire que toute unité signifiante est produite dans l'instant, ou que tout est perpétuellement réinventé. Il existe des régularités dans les pratiques, qui bien entendu se répètent, que ce soit de manière inconsciente et non thématifiée par les locuteurs ou de manière entièrement stratégique. D'ailleurs, s'il est impossible de concevoir dans ce cadre théorique une structure qui préexisterait ontologiquement à la pratique, il est néanmoins reconnu qu'une structure, ou tout au moins des régularités structurantes, sont présupposées par les locuteurs *dans* et *par* leurs pratiques. À travers des positionnements contrastifs d'alignement par rapport à des normes ou à leur transgression, c'est-à-dire des tropes, les locuteurs mettent en acte une structure contingente qu'ils présupposent, et qui est historiquement, géographiquement, matériellement et socialement, en un mot, *culturellement* située<sup>37</sup>. C'est sur ces présupposés et leurs effets pratiques – ou (méta)pragmatiques – que se fondent les régularités qu'on appellera *idéologies* (linguistiques, notamment). D'après Silverstein,

la compréhension métapragmatique intuitive qu'ont les usagers du langage est à son tour modelée par des imputations explicites de rapports de cause à effet entre signes linguistiques, imputations qui sont par essence « *idéologiques* », c'est-à-dire distribuées de manière non aléatoire au sein d'une population d'usagers du langage, et de manière potentiellement non désintéressée, avec des fins liées à certains projets sociaux associables à des groupes sociaux et à leurs intérêts. En ce sens, tant l'« inconscient » métapragmatique que le discours de conscience métapragmatique sont idéologiquement informés, en grande partie en fonction de : la biographie d'un individu

dans la société ; son statut de membre de, et son alignement par rapport à, certaines catégories différenciées au cours des processus sociaux ; différents groupes sociaux primaires, secondaires... jusqu'au groupe de référence de niveau  $n$ , vis-à-vis desquels il ou elle est orienté-e<sup>38</sup>.

Notons que ce concept d'idéologie se distingue de la définition marxiste de l'idéologie comme *fausse conscience*, qui serait imposée de manière quelque peu caricaturale sur des dominés, ou en tout cas qu'il s'agirait pour les chercheurs en sciences sociales de « démystifier »<sup>39</sup>. Susan Gal et Judith Irvine soulignent par ailleurs que le fait de considérer l'idéologie comme une fausse conscience implique, par contraste, que cette idéologie n'est pas la nôtre, et suppose que *nous* – à l'inverse des autres – avons une prise sur la vérité (non idéologique). Or, « de nombreux chercheurs, nous comprises, ne souhaitent pas formuler une revendication aussi forte que celle de connaître la vérité, même si c'est la vérité que nous cherchons<sup>40</sup> ».

Néanmoins, pour ces auteures comme pour d'autres chercheurs en anthropologie linguistique et sémiotique, le concept d'idéologie demeure intéressant dans la mesure où il désigne quelque chose de *partiel* et *partial* :

[Les idéologies] sont partielles dans la mesure où elles sont incomplètes, puisqu'une autre personne voyant le monde depuis un autre point de vue verrait une autre image ; et elles sont partiales parce qu'elles sont intéressées – au sens politique et légal de partie intéressée, quelqu'un qui a une part en jeu dans une interaction et ses conséquences<sup>41</sup>.

En définitive, il s'agit moins ici de s'intéresser à des unités cohérentes et clairement distribuées *ex ante*, mais plutôt de s'intéresser au moment et à la manière dont s'effectue ce que Rancière appelle le *partage du sensible* (voir *infra*). Cela survient, d'une part, à travers la mise en exergue de certains éléments présentés comme pertinents ou présumés comme tels, et, d'autre part, à travers la revendication de certains de ces éléments par l'une ou l'autre des parties intéressées. C'est ce processus d'« idéologisation » et de *travail idéologique*<sup>42</sup> nécessairement situé, perçu (et, par là même, potentiellement cité), qui est au cœur de la pratique de recherche en anthropologie sémiotique. Ainsi, bien plus que sur de grandes unités hypothétiques globales, dans cette perspective théorique, l'analyse portera sur des exemples ethnographiques précis et situés, inscrits dans un contexte complexe les dépassant largement<sup>43</sup>.

### 3. Pour une poétique politique

Ce type d'analyse comprend un aspect politique, selon un sens relativement précis. En effet, il ne s'agit pas pour les anthropologues linguistiques de réduire la politique à la production de discours qualifiés par un nom en « -isme »<sup>44</sup>, ou à l'action d'un gouvernement. Bien au contraire, la politique, en tant que processus intrinsèquement sémiotique, est interprétée en lien intime avec la fonction poétique. En 2005, Silverstein a vivement critiqué une certaine tendance à mobiliser la distinction entre politique et poétique comme s'il s'agissait d'un paradigme (un rapport d'opposition exclusive). En effet, pour lui :

Ce qui constitue l'expérience d'une « pratique » adaptée et efficace est littéralement formé de manière sémiotique – à travers des signes – bien que pas selon une interprétation représentationnelle comme celle attribuée à Geertz à l'époque. Si nous savions vraiment comment étudier l'action sociale (les événements au cours desquels les personnes interagissent les unes avec les autres), nous verrions que « le politique » est « la poétique » s'inscrivant en rapport avec des espaces d'ajustements mutuels interpersonnels, intersubjectifs. Les événements politiques, c'est-à-dire les événements pouvant être analysés en relation avec un ordre politique, n'atteignent leur efficacité (quelle qu'elle soit) que dans un ordre sémiotique (médié par des signes), ou alors ils n'atteignent aucune efficacité en tant que faits socioculturels<sup>45</sup>.

On trouve ici une définition pragmatiste peircienne de la politique s'il en est : tout événement ayant un effet, c'est-à-dire qui produit un changement (quel qu'il soit) dans l'ordre des choses, s'inscrit dans un processus de sémiase<sup>46</sup>. Or ce rapport entre ordre et changement est justement ce qui fait la vie de la cité, la politique et ses enjeux. Dire que le politique est la poétique signifie que la formation d'une loi, d'une norme ou encore d'un ordre politique s'inscrit dans la mise en rapport entre un certain nombre de positionnements possibles, potentiels, virtuels – un paradigme – et un certain nombre de positionnements réalisés, effectifs, actuels – un syntagme. La fonction poétique de Jakobson est donc portée sur le plan sémiotique plus général, qui est, comme on l'a vu, majoritairement iconique et indexical. Pour illustrer son approche de la question politique, Silverstein mobilise deux exemples, l'un emprunté à Donald Brenneis et issu d'une société hindiphone des îles Fidji<sup>47</sup>, et l'autre provenant de son propre travail sur les campagnes électorales et la communication politique aux États-Unis<sup>48</sup>. Ces deux exemples, très différents l'un de l'autre, indiquent que la conception silversteinienne de la politique ne dépend pas du contexte culturel, mais constitue une manière de faire commune à toutes les sociétés humaines.

Dans le village de Bhatgaon à Fidji, où vivent des descendants d'Indiens déplacés par les colons britanniques, Brenneis décrit une « communauté occasionnellement éga-

litaire »<sup>49</sup>. Le paradigme mis en avant par Silverstein oppose deux catégories sociales, deux registres linguistiques, deux types de lieux entre lesquels se déploie (de manière syntagmatique) le processus politique. D'un côté, on trouve la catégorie des « grands hommes » qui se rassemblent à l'occasion dans un lieu explicitement considéré comme rituel dans la communauté ; ils y emploient un registre appelé « hindi doux » et vu comme le canon esthétique (poétique!) pour statuer sur des différends entre factions rivales constituées occasionnellement. De l'autre, des petits groupes d'hommes « ordinaires » se rassemblent régulièrement dans une case prévue pour l'hospitalité (*belo*) et, ayant recours à un registre linguistique appelé « hindi de la jungle », fortement stigmatisé et associé à la virilité, ils y évoquent, autour d'une boisson légèrement euphorisante, les affaires courantes, au cours de séances de commérages masculins.

Pourtant, Brenneis, et Silverstein après lui, soulignent le fait que ces séances, appelées *talanoa* et qui sont faites d'interactions à la forme très caractéristique, ne sont pas le lieu où l'on apprend des choses sur ce qui s'est passé. En d'autres termes, ce n'est pas le contenu référentiel du discours qui est important, mais bien le fait de prendre part à l'interaction, d'être là et de se positionner grâce à sa capacité à intervenir dans un flot discursif à la forme poétique particulière. Ainsi, si la maison des « grands hommes » est vue localement comme le lieu où sont tranchées les disputes politiques entre factions et, en quelque sorte, comme le lieu principal du jeu politique, c'est bien au cours des séances de *talanoa* que les factions sont elles-mêmes formées, renforcées, et que les questions pertinentes sont définies.

Alors que, pour les natifs, la politique est associée au pouvoir de « grands hommes » et la poésie au registre linguistique qu'ils emploient, Silverstein souligne que ce registre et les catégories sociales auquel il est associé n'existent que par distinction aux pratiques courantes, ordinaires, voire vulgaires, qui ont leur propre poésie. Et la dimension poétique du processus politique est pertinente à toutes les échelles, c'est-à-dire tant sur le plan de l'opposition entre groupes sociaux, comme on l'a vu, qu'en ce qui a trait au processus de distribution de la parole au cours du *talanoa* et à celui, interdiscursif, de constitution et de renforcement ou de délitement des factions entre ces événements. En somme, tout comme « l'indexicalité va jusqu'en bas », on peut dire que pour Silverstein, la poétique et la politique vont aussi jusqu'en bas, ou plutôt *partent* d'en bas.

Le deuxième exemple présenté dans l'article, et largement développé en 2012 dans l'ouvrage que Silverstein a coécrit avec Michael Lempert, *Creatures of Politics: Media, Message, and the American Presidency*, est celui de la campagne présidentielle étatsunienne<sup>50</sup>. Silverstein y expose, à grand renfort d'exemples issus de l'histoire plus ou moins récente des États-Unis, l'idée que ce qui est le plus fondamental dans le jeu électoral n'est pas tant le contenu référentiel des discours des candidats, mais plutôt

leurs positionnements les uns vis-à-vis des autres et leur capacité à se distinguer en s'associant à des *emblèmes d'identité* rendant possible et désirable l'alignement à la persona sociale qu'ils construisent. Ces emblèmes renvoient à des registres contrastifs<sup>51</sup>, c'est-à-dire à des ensembles de signes associés à des stéréotypes sociaux. Par la construction interdiscursive et interactionnelle d'emblèmes d'identités, les politiciens et leurs équipes de communication participent à forger en pratique une poétique du champ politique électoral, en vertu de laquelle les électeurs peuvent se positionner.

Ainsi, qu'il s'agisse de la formation de factions dans un contexte lointain ou de la construction sémiotique de « grands hommes » dans une société mass-médiatisée occidentale, Silverstein appréhende la construction de rapports de pouvoir agonistes d'un point de vue fondamentalement sémiotique et pragmatiste (peircien, en somme)<sup>52</sup>. Selon cette approche empiriste, c'est en partant du syntagme, de ce qui est effectivement réalisé dans l'ici-et-maintenant interactionnel selon une certaine métrique, qu'on établit que les locuteurs présupposent des paradigmes qu'ils mettent en action et transforment au gré de leurs productions sémiotiques. Pour le dire autrement, et de manière éminemment importante, le syntagme précède le paradigme et non l'inverse.

Ce cadre théorique offre des outils pour analyser les situations ordinairement reconues par les agents sociaux comme étant politiques tout autant que pour les situations bien plus ordinaires de la vie sociale (comme les commérages, par exemple). Issu d'un tout autre champ d'études, celui de la philosophie, Jacques Rancière a également proposé une théorie politique qui suggère de dépasser l'empan restreint de la politique professionnelle et de ce que les acteurs naïfs ou les locuteurs natifs reconnaissent comme étant politique. C'est sur la théorie politique de ce dernier que portera la partie suivante, où nous explorons aussi les possibles articulations entre l'anthropologie sémiotique d'héritage silversteinien et la théorie politique ranciérienne.

#### 4. Police, politique, subjectivation

L'œuvre politique du philosophe Jacques Rancière est tournée vers la pensée de l'égalité comme principe de l'action politique, une perspective originale qu'il a développée au fil des ans<sup>53</sup>. Cet intérêt s'affirme dès son premier ouvrage, une critique acerbe de son premier maître intellectuel, Louis Althusser<sup>54</sup>, ce qui le conduira à attaquer la philosophie politique entendue comme « réflexion sur la communauté et sa fin, sur la loi et son fondement<sup>55</sup> ».

Il est utile de partir de ce que Rancière entend par « politique ». Tout d'abord, l'auteur distingue *le* politique, qu'il appelle également le litige politique, de *la* politique. Ces

deux éléments, appréhendés comme des processus, s'articulent avec un troisième, le processus de police. Pour l'auteur, la police désigne

cette logique qui compte les parts des seules parties, qui distribue les corps dans l'espace de leur visibilité ou de leur invisibilité et met en concordance les modes de l'être, les modes du faire et les modes du dire qui conviennent à chacun [... Autrement dit] un ordre des corps qui définit les partages entre les modes du faire, les modes d'être et les modes du dire, qui fait que tels corps sont assignés par leur nom à telle place et à telle tâche ; c'est un ordre du visible et du dicible qui fait que telle activité est visible et que telle autre ne l'est pas, que telle parole est entendue comme du discours et telle autre comme du bruit<sup>56</sup>.

Ce processus procède nécessairement en partie par effacement ou, pour le dire comme Gal et Irvine, par *gommage*<sup>57</sup> : tout ce qui n'entre pas dans le cadre de l'ordre policier est considéré comme nul et non avenu, comme du bruit plutôt que comme des paroles intelligibles. Mais ce processus policier laisse un reste : les laissés-pour-compte que la métrique policière ignore, ces « sans-part » dans la poétique des places et des fonctions. Il y a donc un tort, un litige politique, *du* politique dans l'ordonnement du monde social qui amène à une réaction de la part des sans-part. C'est cette réaction que Rancière appelle *la* politique, la démocratie, l'émancipation, la subjectivation politique, ou encore l'art<sup>58</sup>. C'est à l'issue de cette réaction que se modifie le partage du sensible, que le compte peut être refait, quoiqu'en laissant néanmoins toujours potentiellement un reste.

Afin d'illustrer ce cadre théorique, Rancière prend un exemple particulièrement parlant, celui du massacre des Algériens à Paris le 17 octobre 1961. En pleine guerre d'Algérie, une manifestation pacifique est organisée par le Front de libération nationale de l'Algérie (FLN). Alors que le compte politique de l'époque divise l'Algérie en trois départements français et qu'il va encore de soi pour l'immense majorité des politiciens que « l'Algérie, c'est la France<sup>59</sup> », c'est-à-dire qu'elle ne doit pas être comptée comme une unité distincte, un groupe de citoyens nés en France – et donc français, selon le droit du sol – font valoir leur droit de manifester. Mais c'est précisément là où le bât blesse, puisque ces citoyens originaires d'Algérie, musulmans, arabes ou supposés tels, aux yeux des autorités, ne comptent pas comme des citoyens français à part entière et, d'ailleurs, demandent à ne pas être comptés comme tels.

Quelles que soient les revendications précises des manifestants, l'État et sa police vont s'employer à faire disparaître (littéralement) la contestation, interprétée comme un débordement. La manifestation constituait en soi une manière de traiter le tort causé par l'ordre policier et était ainsi une manifestation de *la* politique. Sa répression sanglante constitue un exemple de la mise en œuvre du processus de police et du tort qui

en résulte : la disparition d'innocents. On voit bien dès lors qu'il est toujours question, du côté du processus policier, de compter, et donc de distinguer, tandis que du côté de la mise en acte de l'égalité (celui de la politique), il s'agit de questionner les critères (métapragmatiques) ayant permis d'établir un décompte, lequel engendre normalement un reste, et avec lui un litige, un tort.

Pour Rancière, la politique « est l'activité qui a pour principe l'égalité, et le principe de l'égalité se transforme en répartition des parts de communauté sur le mode d'un embarras<sup>60</sup> ». Écartons d'emblée une double critique couramment adressée à Rancière : celui-ci essentialiserait la politique ; il en ferait un processus anhistorique<sup>61</sup>. Ce serait passer à côté du statut de cette définition. Si Rancière définit la politique comme *activité*, c'est parce qu'elle est avant tout un processus relationnel, et donc sémiotique au sens de Silverstein (d'après Peirce). Si cette activité est définie comme ayant pour principe l'égalité, ce n'est pas pour en définir l'essence, mais plutôt pour formuler une hypothèse de travail et en observer les conséquences. Il s'agit là d'un positionnement éthique dans la recherche, loin de toute prétendue neutralité, et qui prescrit une mise en pratique du pouvoir du chercheur. À l'évidence, « [l']égalité existe et fait effet d'universalité pour autant qu'elle est mise en acte. Elle n'est pas une valeur que l'on invoque mais un universel qui doit être présupposé, vérifié, et démontré en chaque cas<sup>62</sup> ». La proposition épistémologique que Rancière défend (dans *Le maître ignorant* par exemple) est de considérer l'égalité comme une « opinion », un axiome qu'on ne saurait « prouver » scientifiquement, mais dont on cherche à vérifier les *conséquences* théoriques et pratiques.

La première conséquence est d'observer que l'égalité est constamment contredite par la réalité inégalitaire. La mise en œuvre concrète de l'égalité (la *relation* égalitaire) apparaît ainsi comme une situation de *mésentente*<sup>63</sup> : « Par mésentente on entendra un type déterminé de situation de parole : celle où l'un des interlocuteurs à la fois entend et n'entend pas ce que dit l'autre<sup>64</sup>. » La mésentente est avant tout une *situation* politique (au sens *du* politique) dans laquelle ce qui est en jeu est la participation à un monde commun ou, pour le dire de manière productivement équivoque, partagé (voir *infra*). C'est au sein de cette participation que peut exister l'égalité en général, et en particulier ce que Rancière appelle l'égalité des intelligences, la capacité égale pour tout être humain de rendre le monde intelligible, c'est-à-dire de le comprendre, d'une certaine façon (quand bien même cette façon-là ne serait pas partagée). Pour Rancière, « le politique est la scène sur laquelle la vérification de l'égalité doit prendre la forme du traitement d'un tort<sup>65</sup> ». Une « situation » politique est donc avant tout une *scène politique*, concept récurrent dans les travaux du philosophe<sup>66</sup>.

Une scène politique est une situation où est *exposée* une division du social, division qui repose sur un principe inégalitaire. Cette division rend visible (ou audible, sensible) une capacité qui ne semble pas exister. Toute scène est unique en ce qu'elle donne à voir les choses se distribuer d'une certaine manière, et c'est cette distribution elle-même qui est contestée. En ce sens, la scène rejoint relativement directement le concept d'événement chez Silverstein. Un contexte indexical fondé sur des distinctions, des places et des fonctions est présupposé par un locuteur au cours d'une interaction lors de laquelle sont produits des signes *en fonction de ce contexte*, signes qui, de manière même infinitésimale, impliquent un débordement du contexte indexical présupposé, une créativité (*poiesis*) indexicale qui *fait événement*. Si l'effet créatif de l'acte sémiotique peut parfois chambouler entièrement le contexte présupposé, l'effet peut également être de réaffirmer la distribution des places et des fonctions. Dans le premier cas – celui du désalignement radical, ou du trope (trop) extrême –, on peut avoir affaire à ce que Rancière appelle la mise en acte de l'égalité, de la politique, de la démocratie ou de l'émancipation. Dans le second, c'est au processus policier qu'on est confronté.

Ce processus interactionnel de distribution présupposant un monde commun constitue, comme nous l'avons évoqué précédemment, ce que l'auteur appelle le « partage du sensible »<sup>67</sup>. La scène politique (ou scène de mésentente) est « l'écart entre deux mises en scène sensibles », autrement dit l'agencement dans une situation particulière de « mises en scène différentes de la présence de sujets collectifs, antagoniques quant au sens même de cette présence »<sup>68</sup>. On retrouve là une notion centrale de la sémiotique peircienne, celle de « présence », qui est justement constitutive de la relation indexicale en tant que relation sémiotique de « coprésence ». À ce sujet, Nakassis s'interroge :

Plutôt que de supposer que nous savons ce qu'est l'indexicalité afin de montrer comment la présence est réalisée, demandons-nous : comment une ouverture à la question de la présence – dans toute sa complexité ethnographique – peut-elle reformuler notre conceptualisation, et donc l'utilisation analytique, de l'indexicalité<sup>69</sup>?

À partir de cette question, Nakassis formule une réponse qui insiste sur le caractère « ambivalent » du signe indexical, pris dans une dynamique entre présence (immédiateté) et abstraction de la situation (médiation sémiotique). Le phénomène de l'indexicalité ne peut reposer exclusivement sur la « présence-au-contexte » ; il appelle forcément une théorie de la médiation sémiotique. Nakassis a insisté sur la dimension « pas-tout-à-fait-présente » de la présence indexicale, en montrant que pour se rendre intelligible, le signe indexical suppose ce que Peirce a appelé le « légisigne », une « norme d'usage » – autrement dit, une relation sémiotique de « convention ». La définition ranciérienne de la scène politique fait également appel à une forme de

médiation, mais celle-ci est posée comme spécifiquement *politique*. Parce que politique, cette médiation insiste sur l'autre aspect de la « coprésence » ; elle insiste sur le préfixe « co- », qui indique étymologiquement la participation, la simultanéité, et qui justement problématise la « présence » comme mésentente et constitue la scène politique comme telle.

C'est d'ailleurs en jouant sur une ambiguïté quant au sens de « partage » que Rancière rend évidents les enjeux de cette question. D'un côté, le partage du sensible implique le fait que deux acteurs partagent un monde à partir duquel on peut produire du sens (sens-ible), un monde de sens potentiel. De l'autre, dans l'énonciation de signes, les locuteurs découpent – partagent – ce monde pour produire du sens en projetant des présupposés émergents et toujours contestables, réinterprétables. C'est donc médiés par des signes toujours situés, et donc toujours politiquement efficaces, que les locuteurs partagent un monde de l'expérience (la secondarité peircienne).

Dans *La mésentente*, Rancière introduit la médiation politique en la définissant comme un dédoublement de la parole : « Il y a de la politique parce que le *logos* n'est jamais simplement la parole, parce qu'il est toujours indissolublement le *compte* qui est fait de cette parole : le compte par lequel une émission sonore est entendue comme de la parole<sup>70</sup>. » Cette idée permet d'enrichir notre compréhension de la « présence » du signe indexical au contexte. Un événement de parole met en coprésence des matérialités sémiotiques, que ce soit dans le « face-à-face » ou par la médiation du texte écrit (papier ou numérique)<sup>71</sup>. Mais cette coprésence sémiotique se dédouble politiquement, en vertu du *tort* auquel elle prétend répondre. Le concept de « tort » parcourt l'ensemble de *La mésentente* (il est parfois aussi nommé *litige*), car c'est le point d'émergence de l'acte politique (*la* politique). Dans la mesure où tout signe est un acte social, un signe *politique* peut être défini comme un acte qui répond à un tort fait au producteur de ce signe. Notons la dimension située, partielle et partielle du litige : le tort est nécessairement causé à quelqu'un et *interprété comme tel* d'un certain point de vue. Est donc signe ce qui est *interprété* comme signe par un autre signe interprétant (sur le plan sémiotique), mais aussi ce qui est *compté* comme signe (sur le plan politique/poétique).

Comme on l'a vu, l'anthropologie sémiotique héritière de Jakobson repose sur une prise en compte centrale de la fonction poétique et, par là-même, de la métrique organisée de manière métapragmatique dans toute interaction discursive. C'est là que ses préoccupations rejoignent celles du *compte des parties* d'une société en tant que *mécompte*, auquel Rancière prête son attention :

Les parties ne préexistent pas au conflit qu'elles nomment et dans lequel elles se font compter comme parties. La discussion du tort n'est pas un échange – même violent – entre partenaires constitués. [...] Il y a de la politique parce que ceux qui n'ont pas droit

à être comptés comme êtres parlants s'y font compter et instituent une communauté par le fait de mettre en commun le tort qui n'est rien d'autre que l'affrontement même, la contradiction de deux mondes en un seul : le monde où ils sont et le monde où ils ne sont pas<sup>72</sup>.

À partir de cette compréhension de la société comme *mécompte*, Rancière oppose une dialectique entre les deux processus fondamentaux de la police et de la politique. Cette manière de penser la dialectique entre police et émancipation conduit Rancière à élaborer une théorie de la subjectivation qui n'est pas une « théorie générale du sujet »<sup>73</sup>. Il envisage la subjectivation comme une démonstration d'égalité, autrement dit comme une forme réflexive de manifestation égalitaire. Ce qui définit la scène politique, ce n'est donc pas l'égalité en tant que telle, puisque l'égalité (entendue comme capacité ou puissance d'agir) est mise en œuvre en permanence par les sujets. Ce qui constitue la scène politique, c'est la *rencontre* entre un dispositif de police (la minimisation, ou l'éradication de la puissance d'agir d'un sujet individuel ou collectif) et une manifestation polémique de cette puissance d'agir (qui donne à voir ou à entendre une capacité jusque-là posée comme inexistante). Il faut donc insister sur la dimension éminemment contextuelle, relationnelle et interprétative de la politique au sens de Rancière :

C'est toujours autour de rencontres, de croisements, de fractures qui ne sont pas prises dans une ligne d'évolution naturelle, que se produisent des subjectivations égalitaires, c'est-à-dire là où des êtres parlants se mettent à parler autrement que ce que l'on attend d'eux. [...] L'important, pour moi, est toujours de penser aussi la subjectivation sur un mode dialogique<sup>74</sup>.

## Conclusion

Au terme de cette réflexion, la rencontre entre l'anthropologie sémiotique d'orientation peircienne et la philosophie politique de Jacques Rancière nous semble tout à fait fructueuse pour la recherche anthropologique. Si la théorie politique du philosophe est assez éloignée de considérations directement ethnographiques, elle propose cependant un cadre de pensée original pour l'analyse des faits de société. Cette théorie est difficilement manipulable « en l'état » pour analyser des interactions langagières observées durant l'enquête de terrain, c'est pourquoi nous avons commencé par détailler certains des fondements théoriques en anthropologie linguistique et sémiotique, notamment les rapports entre entextualisation et idéologie. Puis nous avons explicité les liens entre la notion de politique et celles de poétique, de métrique et les processus d'entextualisation/contextualisation. Nous défendons que cette approche théorique propose un cadre

puissant, issu de la linguistique, de la sémiotique et de l'anthropologie, pour appréhender le fait politique. Enfin, nous avons tâché d'articuler la philosophie politique de Jacques Rancière à ce cadre, afin de montrer que le travail engagé du philosophe offre une perspective particulièrement intéressante pour expliciter le caractère intrinsèquement politique et situé de la recherche.

Ce qui fait défaut, dans la théorie ranciérienne, c'est finalement l'observation des faits sociaux : où, quand, comment se déploie la subjectivation au sein d'interactions sociales concrètes? Le plus souvent, Rancière profite du statut « philosophique » de son discours pour se focaliser sur des discours littéraires ou prototypiques (tels que le récit de la sécession plébéienne sur l'Aventin dans *La méésentente*), et ce, sans chercher à en faire un outil d'analyse de faits sociaux observés de manière ethnographique. Mais cette lacune est précisément ce qui pousse les chercheurs en sciences sociales que nous sommes à se demander par exemple si la subjectivation au sens de Rancière (et ses effets) a une existence observable dans les interactions sémiotiques contemporaines que nous rencontrons sur nos terrains d'enquête respectifs.

Si notre contribution a proposé quelques parallèles entre les deux théories, elle ne prétend en rien avoir épuisé les perspectives de recherche possibles à leur croisée. En effet, la question de la subjectivité a été largement appréhendée en anthropologie linguistique<sup>75</sup> et mériterait d'être confrontée plus systématiquement à l'apport ranciérien sur la subjectivation politique. On peut également souligner le fait que les anthropologues linguistiques citent relativement fréquemment le concept althussérien d'interpellation<sup>76</sup>, et il serait pertinent de considérer la critique de Rancière à son égard. Pour Rancière, le fondement du processus de police est « circulez, y a rien à voir<sup>77</sup> » bien plus que « Hé vous. Là-bas<sup>78</sup>! ». Une analyse anthropologique linguistique approfondie de ces énoncés stéréotypés et de ce qu'ils impliquent pragmatiquement permettrait, elle aussi, d'appréhender différents aspects d'une poésie politique inhérente à tout processus sémiotique.

## Bibliographie

- AGHA, Asif, « Voice, Footing, Enregisterment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 38-59. DOI : 10.1525/jlin.2005.15.1.38.
- , *Language and Social Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- ALTHUSSER, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche) », éd. numérique, Saguenay, Les classiques des sciences sociales, 2017 [1970]. DOI : 10.1522/030140239.
- BAUMAN, Richard & Charles BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *Annual Review of Anthropology*, no 19, 1990, p. 59-88. DOI : 10.1146/annurev.an.19.100190.000423.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966.
- BOITEL, Quentin, *Le náhuat fleurit, mais pas ici à Santo Domingo. Une sociolinguistique politique de la revitalisation de la langue náhuat (El Salvador – Amérique centrale)*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Paris Cité, 2021.
- BRENNEIS, Donald, « Grog and Gossip in Bhatgaon: Style and Substance in Fiji Indian Conversation », *American Ethnologist*, vol. 11, no 3, 1984, p. 487-506. DOI : 10.1525/ae.1984.11.3.02a00050.
- , « Performing Passions: Aesthetics and Politics in an Occasionally Egalitarian Community », *American Ethnologist*, vol. 14, no 2, p. 236-250.
- CANUT, Cécile, « Agencements et indexicalités : signifier la subjectivation politique », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 95-123. DOI : 10.3917/l5.172.0097.
- CANUT, Cécile, Félix DANOS, Manon HIM-AQUILLI & Caroline PANIS, *Le langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018.
- CARRUTHERS, Andrew M., « Policing Intensity », *Public Culture*, vol. 31, no 3, 2019, p. 469-496. DOI : 10.1215/08992363-7532715.
- CHAUVIRÉ, Christiane, « Indexicalité et assertion chez Peirce », *Revista Colombiana de Filosofía de la Ciencia*, vol. X, no 20-21, 2010, p. 87-101.
- DANOS, Félix, *Le patois des autres. Rapport langue-territoire et subjectivation politique en milieu rural*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Paris Cité, 2019.
- , « Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 43-65. DOI : 10.7202/1100681ar.
- GAL, Susan, « Linguistic anthropology », dans K. Brown (dir.), *Encyclopedia of Language & Linguistics*, vol. 7, 2006, p. 171-185. DOI : 10.1016/B0-08-044854-2/03032-7.

- GAL, Susan, & Judith T. IRVINE, « The Boundaries of Languages and Disciplines: How Ideologies Construct Difference », *Social Research*, vol. 62, no 4, 1995, p. 967-1001.
- , *Signs of Difference: Language and Ideology in Social Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
- GRUCA, Suzanne, *Performances poétiques, résistance politique. Approche sociolinguistique des chants de coplas du nord-ouest argentin*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Paris Cité, 2022.
- HIM-AQUILLI, Manon & Suzie TELEP, « Introduction. Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 19-28. DOI : 10.3917/l.s.172.0021.
- IRVINE, Judith T. & Susan GAL, « Language ideology and linguistic differentiation », dans P. V. Kroskrity (dir.), *Regimes of language: Ideologies, politics, and identities*, Santa Fe, School of American Research Press, 2000, p. 35-84.
- JAKOBSON, Roman, « Linguistics and Poetics », dans T. Sebeok (dir.), *Style in Language*, Cambridge (MA), MIT Press, 1960, p. 350-377.
- , « Shifters, verbal categories and the Russian verb » (1957), *Selected Writings. Vol. 2: Word and language*, La Haye, Mouton, 1971, p. 130-147.
- JAPPY, A. G., « Peirce's third trichotomy and two cases of sign path analysis », *Semiotica*, vol. 49, no 1, 1984, p. 15-26. DOI : 10.1515/semi.1984.49.1-2.15.
- KOCKELMAN, Paul, *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, New York, Oxford University Press, 2017.
- , *Agent, Person, Subject, Self: A Theory of Ontology, Interaction and Infrastructure*, New York, Oxford University Press, 2013.
- KROSKRITY, Paul V. (dir.), *Regimes of Language: Ideologies, Politics, and Identities*, Santa Fe, School of American Research Press, 2000.
- LEE, Ben & Greg URBAN (dir.), *Semiotics, Self, and Society*, New York, Mouton de Gruyter, coll. « Approaches to Semiotics », 1989.
- LEMPERT, Michael & Michael SILVERSTEIN, *Creatures of Politics: Media, Message, and the American Presidency*, Bloomington, Indiana University Press, 2012.
- MASQUELIER, Bertrand, « Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 29-68. DOI : 10.3917/l.s.172.0031.
- MERTZ, Elizabeth, « Semiotic Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, no 36, 2007, p. 337-353. DOI : 10.1146/annurev.anthro.36.081406.094417.
- NAIR, Urmila, « Can the Native Know Language? Viewing Linguistic Anthropology through Signs of Difference », *L'Homme*, no 245, 2023, p. 113-132. DOI : 10.4000/lhomme.45211.

- NAKASSIS, Constantine V., « Materiality, materialization », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 3, no 3, 2013, p. 399-406. DOI : 10.14318/hau3.3.022.
- , « Linguistic anthropology in 2015: Not the study of language », *American Anthropologist*, no 118, 2016, p. 330-345. DOI : 10.1111/aman.12528.
- , « Indexicality's Ambivalent Ground », *Signs and Society*, vol. 6, no 1, 2018, p. 281-304. DOI : 10.1086/694753.
- NORDMAN, Charlotte, *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, Paris, Éd. Amsterdam, 2010.
- PARMENTIER, Richard J., « Peirce Divested for Nonintimates », *Signs in Society: Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, p. 3-22.
- , « Foundations of Peircean Semiotics », *Signs and Society: Further Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, p. 3-23.
- PEIRCE, Charles S., *Écrits sur le signe*, éd. et trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Deledalle, postface par M. Girel, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2017.
- POVINELLI, Elizabeth A., « The Part that Has no Part », *Economies of Abandonment: Social Belonging and Endurance in Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, 2011, p. 47-74.
- RANCIÈRE, Jacques, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975.
- , *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.
- , *Le philosophe et ses pauvres*, Paris, Fayard, 1983.
- , *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.
- , « Politics, Identification, and Subjectivization », *October*, vol. 61, 1992, p. 58-64. DOI : 10.2307/778785.
- , *La mésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1995.
- , *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000.
- , *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004 [1999].
- , *La méthode de la scène*, Paris, Lignes, 2018.
- , *Les mots et les torts. Dialogue avec Javier Bassas*, Paris, La fabrique, 2019.
- SILVERSTEIN, Michael, « La sémiotique jakobsonienne et l'anthropologie sociale », trad. de l'anglais (États-Unis) par J.-J. Nattiez, *L'Arc*, no 60, 1975, p. 45-49.
- , « Shifters, linguistic categories and cultural description », dans K. H. Basso & H. A. Selby (dir.), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1976, p. 11-55.

- , « Language structure and linguistic ideology », dans P. R. Clyne *et al.* (dir.), *The Elements: A Parasession on Linguistic Units and Levels*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 1979, p. 193-247.
- , « The limits of awareness », *Sociolinguistic Working Paper*, vol. 84, Austin, Southwest Educational Development Laboratory, 1981, p. 382-401.
- , « Metapragmatic discourse and metapragmatic function », dans J. Lucy (dir.), *Reflexive Language: Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 33-58.
- , « The uses and utility of ideology », dans B. B. Schieffelin *et al.* (dir.), *Language Ideologies: Practice and Theory*, New York, Oxford University Press, 1998, p. 123-145.
- , « Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life », *Language & Communication*, vol. 23, no 3-4, 2003, p. 193-229. DOI : 10.1016/S0271-5309(03)00013-2.
- , « The Whens and Wheres – As Well As Hows – of Ethnolinguistic Recognition », *Public Culture*, vol. 15, no 3, 2003, p. 531-557. DOI : 10.1215/08992363-15-3-531.
- , « "Cultural" Concepts and the Language-Culture Nexus », *Current Anthropology*, vol. 45, no 5, 2004, p. 621-652. DOI : 10.1086/423971.
- , « Axes of Evals: Token versus Type Interdiscursivity », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 6-22. DOI : 10.1525/jlin.2005.15.1.6.
- , « The Poetics of Politics: "Theirs" and "Ours" », *Journal of Anthropological Research*, vol. 61, no 1, 2005, p. 1-24.
- , « Discourse and the No-thing-ness of Culture », *Signs and Society*, vol. 1, no 2, 2013, p. 327-366. DOI : 10.1086/673252.
- , *Language in Culture: Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023.
- SILVERSTEIN, Michael & Greg URBAN, « Natural History of Discourse », *Natural Histories of Discourse*, Chicago, Chicago University Press, 1996, p. 1-17.
- THÉNAULT, Sylvie, « "L'Algérie, c'était la France." », *Algérie : des « événements » à la guerre. Idées reçues sur la guerre d'indépendance algérienne*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2012, p. 121-131.

## Notes

- 1 Voir M. SILVERSTEIN, « Shifters, linguistic categories and cultural description », dans K. H. Basso & H. A. Selby (dir.), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1976, p. 11-55 ; « The limits of awareness », *Sociolinguistic Working Paper*, vol. 84, Austin, Southwest Educational Development Laboratory, 1981, p. 382-401 ; « Metapragmatic discourse and metapragmatic function », dans J. Lucy (dir.), *Reflexive Language: Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 33-58 ; « Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life », *Language & Communication*, vol. 23, no 3-4, 2003, p. 193-229 ; *Language in Culture: Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023.
- 2 Voir E. MERTZ, « Semiotic Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, no 36, 2007, p. 337-353 ; C. V. NAKASSIS, « Linguistic anthropology in 2015: Not the study of language », *American Anthropologist*, no 118, 2016, p. 330-345 ; M. HIM-AQUILLI & S. TELEP, « Introduction. Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 19-28.
- 3 Voir C. S. PEIRCE, *Écrits sur le signe*, éd. et trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Deledalle, postface par M. Girel, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2017 ; B. MASQUELIER, « Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 29-68 ; et ce numéro du *Cygne noir*.
- 4 S'il est clair que, pour Silverstein, le sens symbolique est un cas particulier du sens indexical, et qu'il est donc également pragmatique, on entendra ici « sens pragmatique » comme synonyme de « sens indexical », c'est-à-dire à l'exclusion du niveau de sens symbolique.
- 5 M. SILVERSTEIN, « Language structure and linguistic ideology », dans P. R. Clyne et al. (dir.), *The Elements: A Parasession on Linguistic Units and Levels*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 1979, p. 193-247 ; S. GAL & J. T. IRVINE, « The Boundaries of Languages and Disciplines: How Ideologies Construct Difference », *Social Research*, vol. 62, no 4, 1995, p. 967-1001 ; P. V. KROSKRITY (dir.), *Regimes of Language: Ideologies, Politics, and Identities*, Santa Fe, School of American Research Press, 2000 ; *Signs of Difference: Language and Ideology in Social Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019 ; C. V. NAKASSIS, « Linguistic anthropology in 2015: Not the study of language », *American Anthropologist*, no 118, 2016, p. 330-345. Le concept d'idéologie linguistique a été complété par celui d'idéologie sémiotique proposé par Webb Keane, dans un article dont nous proposons une traduction dans ce numéro : W. KEANE, « Sur l'idéologie sémiotique », trad. de l'anglais (États-Unis) par S. Levesque & F. Danos, *Cygne noir*, no 12, 2024, p. 77-106.
- 6 A. M. CARRUTHERS, « Policing Intensity », *Public Culture*, vol. 31, no 3, 2019, p. 469-496.
- 7 E. A. POVINELLI, « The Part that Has no Part », *Economies of Abandonment: Social Belonging and Endurance in Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, 2020, p. 47-74.
- 8 Cette université a fusionné avec deux autres institutions d'enseignement supérieur en 2019, pour former l'actuelle Université Paris Cité.
- 9 Atelier auquel participaient notamment Bertrand Masquelier (LACITO) et James Costa (Université Sorbonne Nouvelle), ainsi que les doctorant·e·s de Cécile Canut à l'époque : Quentin Boitel, Félix Danos, Suzanne Gruca, Richard Guedj, Manon Him-Aquilli et Suzie Telep ; et de James Costa : Kevin Petit-Cahill.
- 10 C. CANUT et al., *Le langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018.
- 11 M. HIM-AQUILLI & S. TELEP, « Introduction. Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique », *loc. cit.* ; B. MASQUELIER, « Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce », *loc. cit.* ; C. CANUT, « Agencements et indexicalités : signifier la subjectivation politique », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 95-123 ; U. NAIR, « Can the Native Know Language? Viewing Linguistic Anthropology through Signs of Difference », *L'Homme*, no 245, 2023, p. 113-132.

- 12 Q. BOITEL, *Le náhuat fleurit, mais pas ici à Santo Domingo. Une sociolinguistique politique de la revitalisation de la langue náhuat (El Salvador – Amérique centrale)*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Paris Cité, 2021 ; F. DANOS, *Le patois des autres. Rapport langue-territoire et subjectivation politique en milieu rural*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Paris Cité, 2019 ; S. GRUCA, *Performances poétiques, résistance politique. Approche sociolinguistique des chants de coplas du nord-ouest argentin*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Paris Cité, 2022.
- 13 F. DANOS, « Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 43-65.
- 14 Le terme anglais *language* couvre les deux sens des termes français *langage* et *langue*. Il n'est donc pas étonnant qu'il puisse être traduit par l'un ou l'autre selon le contexte. Ici, nous prenons le parti de n'employer le terme *langue* que pour parler du concept saussurien, celui de la langue doublement articulée, site de production du sens symbolique d'après Peirce. Nous employons « langage » dans un sens plus large, celui des diverses manifestations de la sémiose, y compris dans leurs dimensions iconiques et indexicales.
- 15 M. SILVERSTEIN, *Language in Culture, op. cit.*, p. 96-99.
- 16 M. HIM-AQUILLI & S. TELEP, « Introduction. Anthropologie linguistique », *loc. cit.* Pour une histoire de l'anthropologie linguistique dans sa version sémiotique, voir E. MERTZ, « Semiotic Anthropology », *loc. cit.*
- 17 M. SILVERSTEIN, « "Cultural" Concepts and the Language-Culture Nexus », *Current Anthropology*, vol. 45, no 5, 2004, p. 623.
- 18 R. J. PARMENTIER, « Foundations of Peircean Semiotics », *Signs and Society: Further Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, p. 11, trad. libre. Texte original : « Silverstein sees indexical meaningfulness rather than abstract semantic meaning as the true locus for the modeling power of language in anthropological theory [...] »
- 19 C. V. NAKASSIS, « Linguistic anthropology in 2015 », *loc. cit.*, p. 331, trad. libre.
- 20 Nous avons choisi de traduire *language* par « langue », étant donné que Silverstein parle ici de la dimension purement symbolique du langage humain. Il ne s'agit pas de dire que seul du sens symbolique est produit quand un humain utilise sa faculté de parole, mais plutôt qu'il semble que seul le langage humain comprenne cette dimension symbolique (arbitraire), contrairement aux autres langages strictement iconiques et indexicaux.
- 21 M. SILVERSTEIN, « Shifters, linguistic categories and cultural description », *loc. cit.*, p. 54, trad. libre. Texte original : « If language is unique in having a true symbolic mode, then obviously other cultural media must be more akin to the combined iconic and indexical modes of meaningfulness. In general, then, we can conclude that "cultural meaning" of behavior is so limited, except for speech, and see a cultural description as a massive, multiply pragmatic description of how the social categories of groups of people are constituted in a criss-crossing, frequently contradictory, ambiguous, and confusing set of pragmatic meanings of many kinds of behavior. [...] Culture is, with the exception of a small part of language, but a congeries of iconic-indexical systems of meaningfulness of behavior. »
- 22 R. JAKOBSON, « Shifters, verbal categories and the Russian verb » (1957), *Selected Writings. Vol. 2: Word and language*, La Haye, Mouton, 1971, p. 130-147 ; voir aussi M. SILVERSTEIN, « Shifters, linguistic categories and cultural description », *loc. cit.*
- 23 É. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 253.
- 24 M. SILVERSTEIN, « The Whens and Wheres – As Well As Hows – of Ethnolinguistic Recognition », *Public Culture*, vol. 15, no 3, 2003, p. 541 ; A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 38-59.

- 25 R. J. PARMENTIER, « Peirce Divested for Nonintimates », *Signs in Society: Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, p. 19 ; issu de A. G. JAPPY, « Peirce's third trichotomy and two cases of sign path analysis », *Semiotica*, vol. 49, no 1, 1984, p. 23-25.
- 26 M. SILVERSTEIN, « Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life », *loc. cit.*, p. 227 ; *Language in Culture*, *op. cit.*, p. 157.
- 27 Ceci lie l'occurrence tant au contexte de production et d'extraction d'une ressource, qui influe sur sa rareté, qu'aux configurations politiques impliquant par exemple qu'une personne plutôt qu'une autre dispose des moyens pour se procurer une certaine ressource.
- 28 A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *loc. cit.*
- 29 S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, *op. cit.*, p. 232.
- 30 « Nous devrions, peut-être, nous résigner à apprécier le fait qu'il n'y a que de l'indexicalité jusqu'en bas [...] » M. SILVERSTEIN, « The uses and utility of ideology », dans B. B. Schieffelin et al. (dir.), *Language Ideologies: Practice and Theory*, New York, Oxford University Press, 1998, p. 128, trad. libre ; voir aussi *Language in Culture*, *op. cit.*, p. 60, 332, 333.
- 31 Sur le lien entre intradiscursivité et interdiscursivité, voir M. SILVERSTEIN, « Axes of Evals: Token versus Type Interdiscursivity », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 7-9.
- 32 M. SILVERSTEIN & G. URBAN, « Natural History of Discourse », *Natural Histories of Discourse*, Chicago, Chicago University Press, 1996, p. 1-4.
- 33 On notera donc bien souvent *co(n)texte* pour signifier qu'on évoque les rapports indexicaux (de coprésence/de contiguïté) entre un signe et ceux qui, par un biais ou l'autre, sont entendus comme l'entourant.
- 34 R. BAUMAN & C. BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *Annual Review of Anthropology*, no 19, 1990, p. 59-88.
- 35 R. JAKOBSON, « Linguistics and Poetics », dans T. Sebeok (dir.), *Style in Language*, Cambridge (MA), MIT Press, 1960, p. 350-377.
- 36 P. KOCKELMAN, *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 74-75. Texte original : « poetry does this in real-time and text-internally, through the succession and unfolding of signs, whereas metalanguage – at least stereotypically – does this text-externally, with one or more complicated signs (a dictionary, a definition, a grammatical treatise, a gloss). Loosely speaking, the former functions as a kind of transcendent reflectivity; whereas the latter functions as a kind of immanent reflexivity. » L'auteur distingue les termes *reflexivity* (réflexivité) et *reflectivity*, que nous avons choisi de traduire par le néologisme « réflectivité » afin de respecter la distinction posée. Le premier terme, comme le souligne l'auteur ailleurs, renvoie à ce qui est de l'ordre du geste et du réflexe, alors que le second désigne ce qui est symbolique et ainsi plus réfléchi. P. KOCKELMAN, *Agent, Person, Subject, Self: A Theory of Ontology, Interaction and Infrastructure*, New York, Oxford University Press, 2013, p. 4.
- 37 Chez les anthropologues linguistes, le terme *culture* ne désigne que des processus de structuration contingents et en aucun cas des unités homogènes ou correspondant à une unité territoriale stéréotypée, comme l'État-nation. Voir par exemple M. SILVERSTEIN, « Discourse and the No-thingness of Culture », *Signs and Society*, vol. 1, no 2, 2013, p. 327-366.
- 38 M. SILVERSTEIN, *Language in Culture*, *op. cit.*, p. 156-157, trad. libre. Texte original : « the intuitive metapragmatic understanding of the language user is in turn shaped by explicit ascriptions of cause-and-effect relations of linguistic signs, such ascription being in essence "ideological," that is, non-randomly distributed over the population of language users in potentially non-disinterested ways and to the ends of particular social projects identifiable with social groups and interests. Both the metapragmatic "unconscious" and the discourse of metapragmatic consciousness are ideologically informed in this sense, in large measure a function of: an individual's biography in society;

- his or her membership in and alignment with certain categories differentiated in social process; and various primary, secondary... and *n*-ary reference groups toward which he or she is oriented. »
- 39 L'idée consistant à apporter l'émancipation à des tiers en les libérant de leurs fausses croyances est en soi éminemment problématique en anthropologie en raison de l'histoire coloniale de la discipline, qui participa longtemps à un projet d'émancipation des supposés « sauvages » en les « civilisant ».
- 40 S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, *op. cit.*, p. 12, trad. libre. Texte original : « Notice now that if ideology is false consciousness, it can belong only to somebody else. *We* have a handle on the true state of affairs. [...] many scholars today, including ourselves, do not want to make quite such strong claims to know the truth, even if truth is what we seek. »
- 41 *Idem*. Texte original : « They are partial in that they are incomplete, because someone else, viewing the world from a different standpoint, would see a different picture; and they are partial in that they are interested! – in the political and legal sense of an interested party, someone who has a stake in a situation and how it turns out. »
- 42 *Ibid.*, p. 14.
- 43 Voir par exemple l'analyse proposée par Annabelle Cara dans ce numéro. A. CARA, « "Sì, pezzo di merda, tutto a posto" : une analyse sociosémiotique d'un petit chahut en classe de français langue seconde », *Cygne noir*, no 12, 2024, p. 139-165.
- 44 S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, *op. cit.*, p. 13-14.
- 45 M. SILVERSTEIN, « The Poetics of Politics: "Theirs" and "Ours" », *Journal of Anthropological Research*, vol. 61, 2005, p. 3 : « What is experienced as appropriate and effective "practice" is literally formed semiotically – through signs – though not in the ways understood by representational approaches such as the one Geertz was then understood to advocate. If we really knew how to study social action, events of how people interact one with another, we would see that "politics" is "poetics," inscribed in relation to interpersonal, intersubjective spaces of mutual adjustment of people. Political events, that is, events that can be analyzed in relation to a political order, reach whatever effectiveness they have only in a semiotic – a sign-mediated – order or they don't reach any effectiveness at all qua sociocultural fact. »
- 46 L'ordre des choses préexistant peut être compris comme l'objet du rapport sémiotique, l'événement comme le véhicule-signé, et le nouvel ordre des choses comme l'interprétant.
- 47 Voir notamment D. BRENNEIS, « Grog and Gossip in Bhatgaon: Style and Substance in Fiji Indian Conversation », *American Ethnologist*, vol. 11, no 3, 1984, p. 487-506.
- 48 M. LEMPERS & M. SILVERSTEIN, *Creatures of Politics: Media, Message, and the American Presidency*, Bloomington, Indiana University Press, 2012.
- 49 D. BRENNEIS, « Performing Passions: Aesthetics and Politics in an Occasionally Egalitarian Community », *American Ethnologist*, vol. 14, no 2, p. 236-250, cité dans M. SILVERSTEIN, « Axes of Evals », *loc. cit.*, p. 4.
- 50 M. LEMPERS & M. SILVERSTEIN, *Creatures of Politics*, *op. cit.*
- 51 M. SILVERSTEIN, « The Whens and Wheres – As Well As Hows – of Ethnolinguistic Recognition », *loc. cit.* ; A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *loc. cit.*
- 52 Précisons qu'il ne s'agit en aucun cas de dire que la politique ne serait *que* constituée de signes par rapport à *autre chose* qui serait plus *réel* que les signes. Au contraire, les signes comportant des qualités matérielles et s'inscrivant dans des rapports de cause à effet sont profondément réels. Mobilisant un exemple radical s'il en est en la première moitié des années 2000, Silverstein défend l'idée que même des attentats terroristes, aussi meurtriers et moralement condamnable soient-ils, ne sont efficaces que s'ils ont un effet sur un public (typiquement, les survivants) interpellé en tant que sujet politique, qu'ils s'inscrivent dans un contexte, c'est-à-dire sont interprétables uniquement par rapport à celui-ci (ou *indexicalement présupposant*), et qu'ils sont « *indexicalement efficaces* pour amener de nouvelles conditions contextuelles par le simple fait d'avoir eu lieu sous telle ou

- telle forme, d'avoir été médiés par tel ou tel signe ». Silverstein, « The Politics of Poetics », *loc. cit.*, p. 3. Texte original : « *indexically effective* in bringing about new contextual conditions simply by virtue of having occurred in such-and-such form, mediated by such and such signs. »
- 53 Voir J. RANCIÈRE, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981 ; *Le philosophe et ses pauvres*, Paris, Fayard, 1983 ; *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987 ; « Politics, Identification, and Subjectivization », *October*, vol. 61, 1992, p. 58-64 ; *La méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1995 ; *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004 [1999] ; *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000 ; *Les mots et les torts. Dialogue avec Javier Bassas*, Paris, La fabrique, 2019.
- 54 J. RANCIÈRE, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975.
- 55 J. RANCIÈRE, *La méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1995, p. 9.
- 56 *Ibid.*, p. 50, 52.
- 57 S. GAL & J. T. IRVINE, « The Boundaries of Languages and Disciplines », *loc. cit.*, p. 974-975 ; *Signs of Difference*, *op. cit.*, p. 20-21.
- 58 Pour l'auteur, tous ces termes renvoient au même endroit du processus. Voir F. DANOS, « Parisiens et paysans plaisants », *loc. cit.*
- 59 Voir S. THÉNAULT, « "L'Algérie, c'était la France." », *Algérie : des « événements » à la guerre. Idées reçues sur la guerre d'indépendance algérienne*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2012, p. 121.
- 60 J. RANCIÈRE, *La méésentente*, *op. cit.*, p. 11-12.
- 61 Voir par exemple C. NORDMAN, *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, Paris, Éd. Amsterdam, 2010.
- 62 J. RANCIÈRE, *Aux bords du politique*, *op. cit.*, p. 116. Soulignons d'ailleurs que c'est bel et bien l'un des fondements de la linguistique et de l'anthropologie que de supposer du commun, du comparable, de l'universel entre tous les humains et leurs manières de s'exprimer.
- 63 La situation de méésentente se distingue de deux phénomènes : (1) la méconnaissance, qui « suppose que l'un ou l'autre des interlocuteurs ou les deux – par l'effet d'une simple ignorance, d'une dissimulation concertée ou d'une illusion constitutive – ne sachent pas ce qu'il dit ou ce que dit l'autre » (J. RANCIÈRE, *La méésentente*, *op. cit.*, p. 12) ; et (2) le malentendu reposant sur l'imprécision des mots (constitutive du fonctionnement indexical du langage). Méconnaissance et malentendu appellent en effet une « médecine du langage », la première consistant à « apprendre à parler » et la deuxième à raréfier les mots pour s'assurer de parler « clairement ».
- 64 *Idem.* Rancière parle ici de « parole » dans un sens étendu, ne se limitant pas au verbal : la réflexion s'étend à la production sémiotique en général.
- 65 *Ibid.*, p. 59.
- 66 J. RANCIÈRE, *La méthode de la scène*, Paris, Lignes, 2018, p. 11.
- 67 Voir J. RANCIÈRE, *Le partage du sensible*, *op. cit.*
- 68 J. RANCIÈRE, *La méthode de la scène*, *op. cit.*, p. 25.
- 69 C. V. NAKASSIS, « Indexicality's Ambivalent Ground », *Signs and Society*, vol. 6, no 1, 2018, p. 291, trad. libre. Texte original : « Rather than assuming that we know what indexicality is so as to show how presence is realized, how can an openness to the question of presence—in all its ethnographic complexity—reformulate our conceptualization, and thus analytic use, of indexicality? »
- 70 J. RANCIÈRE, *La méésentente*, *op. cit.*, p. 44-45.
- 71 Voir C. V. NAKASSIS, « Materiality, materialization », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 3, no 3, 2013, p. 399-406.

- 72 J. RANCIÈRE, *La méésentente*, *op. cit.*, p. 49.
- 73 J. RANCIÈRE, *La méthode de la scène*, *op. cit.*, p. 25.
- 74 *Ibid.*, p. 27.
- 75 Voir notamment B. LEE & G. URBAN (dir.), *Semiotics, Self, and Society*, New York, Mouton de Gruyter, coll. « Approaches to Semiotics », 1989.
- 76 Par exemple : S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, *op. cit.*, p. 28 ; M. SILVERSTEIN, « Axes of Evals », *loc. cit.*, p. 3.
- 77 J. RANCIÈRE, *Aux bords du politique*, *op. cit.*, p. 242.
- 78 L. ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche) », éd. numérique, Saguenay, Les classiques des sciences sociales, 2017 [1970], p. 50.

